

AU CIRQUE DE L'HORREUR. LE SPECTACLE CONTINUE...

# SHOW STEALER

HAYLEY BARKER



SHOW  
STEALER

**Hayley Barker** est diplômée de l'université de Birmingham et a enseigné l'anglais au collège pendant dix-huit ans. *Show Stopper* et *Show Stealer* lui ont été inspirés par la peur qu'elle a ressentie face aux vagues croissantes de crimes et d'actes malveillants qui frappaient les minorités en Angleterre. Elle vit dans l'Essex avec son mari et ses deux jeunes fils.

*Pour papa et maman.*

Illustration de couverture : © Paola Escobar

Titre original : *Show Stealer*

Ouvrage initialement publié par Scholastic Ltd., Royaume-Uni, en 2018.

© 2018, Hayley Barker

© 2020, Bayard Éditions pour la traduction française

18, rue Barbès – 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9507-5

Dépôt légal : mai 2020

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

# SHOW STEALER

HAYLEY BARKER

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)  
par Laurence Bouvard

bayard



# HOSHIKO

Je ne sais pas si c'est le bruit de la circulation qui s'intensifie à mesure que l'heure de pointe approche ou bien les rayons du soleil filtrant par les stores troués, toujours est-il que ce matin, j'ouvre les yeux la première. Autour de moi, les silhouettes endormies de mes compagnons sont immobiles et calmes, en dépit de la luminosité grandissante et du concert de klaxons dehors.

Je m'étire et m'abandonne avec délice à une rare sensation de paix. Je ne pense pas m'être sentie aussi sereine depuis... Jamais, à vrai dire. La vie était tout sauf sereine au Cirque – comment aurait-il pu en être autrement avec la mort toujours en embuscade, fauchant les artistes soir après soir ? Et depuis ma grenade jetée aux pieds de Silvio Sabatini, qui a réduit l'arène en poussière, et a fait disparaître par la même occasion le démoniaque Monsieur Loyal, ma vie n'a pas été franchement sereine non plus. Notre évasion remonte à un an maintenant, et pourtant, nous n'avons toujours pas réussi à quitter Londres. Au début, nous étions pleins d'espoir. On allait récupérer un peu, puis on prendrait la direction des

ports de l'Essex ou du Kent pour embarquer sur un ferry qui nous conduirait vers la liberté, vers un endroit plus agréable à vivre. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi. Partout où nous allons, des regards suspicieux nous suivent, et très vite, les sifflets, les martèlements de pas et les sirènes retentissent derrière nous. Des barrages nous bloquent la route dès que nous tentons de fuir la ville et le filet se resserre autour de nous chaque jour un peu plus.

Quand on est les criminels les plus recherchés du pays, il faut fuir en permanence. On se sent toujours menacés, continuellement pourchassés, condamnés à ne jamais se reposer, ni s'arrêter. Combien de fois avons-nous été sur le point de nous faire prendre ? Nos photos sont projetées au laser sur la quasi-totalité des bâtiments et une énorme somme d'argent récompensera celui ou celle qui pourra fournir des informations sur nous. Difficile de se cacher lorsqu'on est si connus, surtout en traînant en permanence un singe avec soi !

Pour la quatrième nuit d'affilée, nous campons dans ces bureaux désaffectés, au dernier étage d'un immeuble. Jack nous a raconté qu'un beau matin, les employés ont été informés que leur entreprise avait fait faillite, qu'ils étaient licenciés et pouvaient rentrer chez eux.

Je ne sais pas comment il fait pour savoir tout ça, mais à chaque fois, il nous trouve une cachette. Il a fait partie de la police pure pendant plus de vingt ans avant de renoncer à sa couverture pour nous faire sortir du Cirque, au nez et à la barbe de Silvio et de la mère de Ben. Cette

nuit-là, il nous a sauvées d'une mort certaine, Greta et moi, et si nous avons survécu si longtemps, c'est uniquement grâce à lui. Il a des contacts partout et il ne nous a pas quittés pendant tous ces mois – même si nous ne sommes pas allés bien loin. Nulle part, en fait.

J'observe le grand espace de bureaux. Il nous a semblé sinistre à notre arrivée. À la lumière tamisée de la torche de Jack, nous avons découvert des box vides et désaffectés, des gobelets abandonnés sur les plans de travail, et des photos d'enfants purs qui nous souriaient dans leurs cadres. Sans l'odeur de renfermé et les plantes mortes qui retombaient tristement, on aurait pu croire que les employés étaient partis la veille. Le lieu semblait gelé dans le temps, comme s'il retenait son souffle en attendant d'être habité de nouveau.

Aujourd'hui, l'endroit n'a plus rien d'inquiétant, il est devenu une sorte d'ami chez qui nous nous réfugions et qui nous protège sans rien nous demander en retour.

Tous les matins, Jack dit que nous devrions plier bagage et aller ailleurs, que c'est une erreur de rester trop longtemps au même endroit, que c'est trop dangereux. Il devient de plus en plus nerveux. Il est allongé à l'autre bout de la pièce et je le vois changer de position. Mon cœur se serre : dès qu'il se réveillera, il va nous obliger à partir.

Je ne comprends pas pourquoi nous ne pouvons pas rester ici. Personne ne fréquente ces bureaux, et n'est-il

pas plus sûr de rester là que de se retrouver dehors, exposés au regard de tous ? Les amis résistants de Jack pourront continuer à nous procurer de la nourriture, et puisque nous sommes incapables de fuir vraiment, pourquoi ne pas nous cacher ici – pour toujours s’il le faut ?

Je vais le suggérer aux autres lorsqu’ils se réveilleront. Je suis certaine que Ben et Greta me soutiendront.

Mon dos est douloureux et mes joues sont irritées par la moquette rêche sur laquelle je suis allongée. Je remue les orteils. J’ai des fourmis dans les pieds à force de rester dans la même position. Cependant, ils sont loin de me faire aussi mal que l’année dernière. Il a fallu du temps, mais j’ai fini par récupérer, en apparence du moins. Et c’est pareil pour Ben : sa cuisse est presque complètement guérie. La peau s’est reformée sur la plaie béante, et à moins d’avoir les yeux rivés sur ses jambes, on ne voit pas qu’il boite encore légèrement. Même nos blessures intérieures, ces vides inguérissables et impossibles à combler laissés par Amina et Priya, sont un peu plus faciles à supporter. La douleur ne partira jamais, bien sûr – comment pourrions-nous ne plus souffrir, alors qu’elles ont été tuées à cause de nous ? – mais au moins nous en parlons sans devenir fous de chagrin.

Ma bouche est trop sèche, il faut vraiment que je boive. Je me dégage aussi silencieusement que possible de la couverture élimée dans laquelle je me suis enroulée et je m’assois. Près de moi, Ben tourne la tête ; sa main se pose

sur mes jambes mais ses yeux restent clos et sa respiration profonde et régulière.

Je l'observe un moment, et ma gorge se serre. Désormais, ses joues sont recouvertes d'une barbe de plusieurs jours et lorsqu'il est éveillé et en activité, il ressemble à l'homme qu'il est devenu. Mais allongé et endormi, comme en ce moment, son visage adorable est aussi séduisant que le premier matin où je l'observais, alors qu'il était assoupi sous mon lit, pendant que j'essayais si fort de le haïr.

Le verre d'eau attendra. Je me rallonge et je me blottis contre lui. Ses bras m'enveloppent et je rythme ma respiration sur la sienne.

Pendant quelques minutes, je ressens un grand bonheur. Rien de festif ni d'exubérant, mais une joie tranquille. Douce et profonde. Nous sommes en fuite, nous ne savons pas de quoi demain sera fait, mais nous sommes vivants et ensemble et c'est tout ce qui compte. Ici, je suis à ma place.

Soudain une détonation retentit, suivie par le fracas d'un panneau que l'on brise et le martèlement de pas, de centaines de pas, qui gravissent l'escalier.

Nous nous dressons, droits comme des I. Mes yeux rencontrent ceux de Ben, écarquillés par la panique.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écrie Greta, en serrant Bojo contre elle.

Elle insiste pour qu'il dorme près d'elle, sur son oreiller, même si nous ne cessons de lui répéter que partager son lit avec un singe n'est pas hygiénique. Les petits bras

de l'animal agrippent les siens et il nous jette des regards inquiets et déconcertés par ces bruits soudains.

Jack est déjà debout.

– Ce qui se passe ? répète-t-il, le visage sombre. Ils sont là, voilà ce qui se passe. Ils nous ont retrouvés.

# BEN

Il me faut quelques secondes pour rassembler mes esprits et prendre conscience de ce qui se passe. Même lorsque Jack s'écrie : « ils sont là ! », mon cerveau est incapable de saisir la signification de ce qu'il dit. Je ne comprends pas pourquoi je suis sous le choc alors que depuis presque un an maintenant, nous savons que ce jour arrivera.

Ce jour où ils finiront par nous rattraper.

Des dizaines de fois, nous avons essayé de fuir la capitale. Des dizaines de fois, nous avons dû rebrousser chemin devant un barrage routier ou des policiers.

Je ne sais pas si ma mère finance notre traque avec ses deniers personnels ou avec de l'argent public, mais quoi qu'il en soit, ils ne lésinent pas sur les moyens pour nous retrouver.

Nous espérions que leur ardeur finirait par faiblir, mais elle ne fait que croître.

Il y a quelques semaines, nous avons découvert au réveil que nos photos étaient placardées sur la Maison

du Pouvoir, l'énorme édifice qui abrite le gouvernement au centre de Londres. La statue colossale en or d'un Pur au sourire éblouissant – censé symboliser la classe dominante – qui écrase fièrement une pile de pauvres Bâtards opprimés, partage désormais la vedette avec une affiche lumineuse géante sur laquelle on découvre les criminels les plus recherchés de l'Angleterre : Hoshi, Greta, Jack et moi – et même Bojo a droit à sa propre photo. Jour et nuit, nos visages maussades contempnent la cité.

Le montant de la récompense offerte grimpe de semaine en semaine. Ce qui pousse Jack à penser que nous ne sommes en sécurité nulle part.

– La plupart des gens peuvent être achetés, répète-t-il. Même les meilleurs. La police n'abandonnera pas les recherches, pas après ce qui s'est passé au Cirque, pas tant que le fils de l'une des femmes les plus influentes du pays nous accompagne. Un jour, ils nous retrouveront : c'est forcé.

Eh bien voilà, ils nous ont retrouvés. Ils sont là, dans l'immeuble, dans l'escalier principal. Ils se dirigent vers nous. On entend des pas. Un fracas de pas.

Hoshi, Greta et Jack passent à l'action plus vite que moi : parfaitement synchronisés, ils tournent les talons et se dirigent vers la sortie de secours. Arrivée à la porte, Hoshi se retourne :

– Vite, il faut qu'on sorte d'ici ! Dépêche-toi, Ben ! me presse-t-elle dans un murmure.

À cet instant seulement, la réalité me percute. Je m'élançai derrière eux, me retourne, j'attrape mon pistolet et je les suis.

Les pas se rapprochent et une voix tonitruante aboie des ordres. Ils n'essaient même pas de jouer sur l'effet de surprise et ne prennent pas la peine de communiquer entre eux sans faire de bruit. Pourquoi ?

« Parce que vous êtes cernés ! » me souffle une voix intérieure.

Je pousse la porte de la sortie de secours et mes yeux rencontrent ceux de Jack : sa moue résignée me confirme que j'ai raison.

Nous dévalons les escaliers, Jack, Hoshi et moi, en brandissant nos armes. Devant nous, Greta s'immobilise et se retourne, les yeux exorbités.

Des dizaines d'hommes gravissent les marches à notre rencontre.

Nous remontons, mais il y en a encore plus au-dessus de nous : ils surgissent par la porte, leurs boucliers anti-émeute levés, armes pointées sur nous de toutes parts.

On y est. C'est la fin.

# HOSHIKO

– Pas un geste ! crie une voix.

Un policier s'avance sur les escaliers.

– Posez vos armes. Vous n'irez nulle part, vous êtes cernés.

Des silhouettes armées en uniforme bloquent le passage devant et derrière nous. Par la fenêtre, j'aperçois des dizaines de voitures de police, gyrophares allumés.

Que fait-on maintenant ? Je regarde Jack, je cherche des réponses sur son visage. Depuis qu'il nous a fait sortir du Cirque avec une audace folle, il a toujours trouvé une porte de sortie. L'impossible ne lui a jamais fait peur.

J'essaie de croiser son regard, mais il ne lève pas les yeux. Il a l'air découragé. Il n'a jamais affiché une telle mine, jamais, même aux heures les plus sombres.

Nous en avons connu, des moments difficiles tout au long de cette année. Parfois, Greta a enfoui la tête entre ses mains pour sangloter, certains soirs, Ben s'est écroulé d'épuisement et de désespoir, ou alors c'est moi qui me suis sentie si accablée que je n'ai pu parler à quiconque pendant des heures. Tous les trois, nous avons eu des hauts

et des bas. Mais pas Jack. Peu importe les évènements, ses yeux ont toujours gardé leur lueur d'optimisme et d'espoir. Il n'a jamais abandonné.

Jusqu'à aujourd'hui.

Mon cœur s'arrête lorsqu'il baisse son arme, la dépose par terre avec précaution, puis lève les mains. Il se rend.

Que peut-il faire d'autre ? Nous sommes finis.

Ils vont probablement tous nous tuer. Ils me tueront, avec Greta et Jack, c'est une certitude. Jack est un traître et Greta et moi sommes bien pires que ça. Nous sommes des Bâtardes pyromanes et ravisseuses. Des Bâtardes sataniques, si l'on en croit les affiches et les journaux télévisés.

Affolé par les policiers qui nous encerclent, Bojo court le long de la rampe d'escalier en piaillant, Greta se blottit contre moi, ses bras me serrent si fort que j'ai du mal à respirer.

Je caresse ses cheveux.

Je contemple Ben. Probablement pour la dernière fois. Il faut que je mémorise chaque détail de son visage, que je le grave dans ma mémoire afin de l'y garder jusqu'à mon dernier souffle, contrairement aux autres : oubliés, mes parents, oublié, mon tout petit frère. Même l'image d'Amina n'est plus aussi claire. Parfois, lorsque je fouille dans mes souvenirs pour retrouver son visage, il n'apparaît pas immédiatement, il n'est plus aussi net et précis. Je ne laisserai pas le phénomène se reproduire avec Ben. Je dois le photographier dans ma tête, ou mieux, en faire une

vidéo que je garderai avec moi et que je me repasserai indéfiniment.

Mais il ne me regarde pas. Il n'a pas déposé son pistolet à terre, il le brandit en toisant l'homme qui a fait un pas en avant, le chef manifestement.

– Pose cette arme, répète celui-ci. Tu perds ton temps, Benedict Baines.

Cette fois, Ben baisse son pistolet. Il jette un regard à Greta, à Jack, puis à moi. Le plus long des regards. Nous nous enivrons l'un de l'autre. Nous restons silencieux, mais nos yeux se disent un million de mots.

Puis il se redresse, la tête droite, le regard d'acier. Il remonte son arme mais ne la pointe pas sur les policiers. Il pose le canon sur sa tempe et leur lance :

– Non. Je ne lâcherai pas mon arme. Laissez-les partir ou je me tue.

# BEN

Ce n'est pas un coup de tête, une sorte de geste héroïque impulsif. J'ai toujours su que j'agis ainsi s'il le fallait. Ce n'est pas de l'altruisme non plus, mais un pari calculé qui peut s'avérer gagnant.

Hoshi, Greta, Jack – qu'ont-ils à négocier ? Leur vie ne vaut rien pour la police, pour le gouvernement, pour ma mère, qui, sans aucun doute, est derrière tout ça. Elle doit rêver de les voir morts.

Mais pas moi, du moins, je ne le crois pas. Ce n'est pas son style. Telle que je la connais, elle préférera obtenir mon repentir, elle voudra exercer son pouvoir sur moi, me faire rentrer dans le moule pour que je redevienne son gentil petit garçon. Elle voudra gagner.

Ces policiers ont reçu l'ordre de ne pas me faire de mal s'ils peuvent l'éviter. Le voilà, mon pari. Et si je ne me trompe pas, ils n'ont aucune envie que je me tire une balle dans la tête, pas après tous ces mois à me traquer.

Près de moi, Hoshi me scrute, bouche bée. Sur son visage, je lis le choc et l'effroi.

– Ben, tu me fais peur.

– Tout va bien, dis-je tout haut d’une voix confiante. Ils ne veulent pas que je me tue. On leur a demandé de me ramener vivant, à n’importe quel prix. N’est-ce pas, messieurs ?

Le policier en haut des escaliers ne répond pas.

– Baisse ton arme, Benedict, ordonne-t-il. C’est fini.

– En effet, c’est fini.

Ma voix tremble à peine.

– Ou plutôt, c’est vous qui serez finis lorsque je me serai suicidé. Et je vais le faire, je vous le promets. Laissez-les partir ou je tire.

Je lis la panique dans ses yeux. J’ai raison, je sais que j’ai raison. Je reprends :

– Je vous jure que si vous ne les empêchez pas de sortir, je baisserai mon arme. Et dès qu’ils auront disparu, je viendrai avec vous.

C’est comme si je l’entendais réfléchir : vaut-il mieux un Benedict Baines vivant et trois hors-la-loi en fuite, ou trois hors-la-loi sous les verrous et un Benedict Baines mort ? Il consulte ses collègues du regard mais ils ont l’air aussi perplexes que lui.

– Pourquoi te croirais-je ? demande-t-il. Comment puis-je être sûr que tu ne tireras pas sur nous – ou sur toi – dès que tes amis auront tourné le dos ?

– En effet, vous n’avez aucune certitude. Mais réfléchissez un peu...

Je tends la main et j’attrape celle d’Hoshi que je serre pour la dernière fois.

– Que me restera-t-il si vous les arrêtez ?

– On ne vous séparera pas, déclare-t-il. On veut simplement vous interroger. Personne ne sera blessé.

– Et vous pensez vraiment qu'on va gober ça ? Que vous relâchez Hoshi, puis Greta, et Jack aussi ? Avec un bisou sur le poignet tant que vous y êtes ! Après ce qu'ils ont fait ? Non, on sait tous pertinemment ce que vous leur ferez.

Je baisse l'arme et la pointe sur mon propre cœur.

– S'il vous plaît, laissez-les partir. Je ferai ce que vous voudrez ensuite. Vous avez ma parole.

# HOSHIKO

Je ne peux pas croire que cette scène est réelle.

Je tente prudemment :

– Ne fais pas ça, Ben. C’est trop tard. C’est fini. Nous devons leur obéir.

Il dirige vers moi ses yeux en feu.

– Nous n’avons pas d’autre porte de sortie, Hoshiko, me murmure-t-il. S’il te plaît, file dès que tu en auras la possibilité. Cours aussi vite et aussi loin que possible.

Il agrippe fermement son pistolet qu’il pointe toujours sur sa poitrine.

– Je te retrouverai, promet-il. Où que tu ailles, je finirai par te retrouver.

Jack l’attrape par le bras :

– Tu ne peux pas faire ça, vieux.

Puis il s’adresse à l’officier de police qui attend en silence en haut des escaliers.

– Laisse partir les deux filles et arrête-nous.

Il rit sèchement :

– Tu vois, je fais monter les enchères : deux prisonniers pour le prix d’un.

– Non ! proteste Ben d’un ton résolu. Ils doivent tous être libérés, sinon je me suicide. Maintenant.

Le policier semble enfin reprendre ses esprits :

– Aucun de vous n’ira nulle part, si ce n’est avec nous. Si tu veux te tuer, Baines, vas-y je t’en prie, tu nous éviteras la peine de le faire nous-mêmes.

Ben secoue la tête :

– Bien tenté, mais trop tard. Vous avez hésité trop longtemps, vous avez vendu la mèche. Vous ne me tirerez pas dessus, vous l’auriez déjà fait sinon.

Un silence s’installe. Il semble durer une éternité.

Mon cerveau tourne à plein régime. Ben a raison sur un point : ils n’hésiteront pas à nous tuer, Greta et moi. Nous ne sommes que d’insignifiantes Bâtardes à leurs yeux. Et ils supprimeront Jack aussi, le policier qui a retourné sa veste, un traître à leurs yeux. Mais Benedict Baines, le fils de Vivian Baines, ministre du Contrôle des Bâtards et aspirante Premier Ministre, que lui feront-ils lorsqu’ils l’auront arrêté ? Plus difficile à dire. Lui aussi a trahi son pays, du moins ils le prétendent, mais son sang reste infiniment plus pur que le nôtre !

Tout de même, le pari est bien trop risqué. Nous avons traversé tant de difficultés. Nous formons une seule entité désormais, nous quatre.

– On avait juré qu’on resterait ensemble, dis-je. Je ne te laisserai pas. Je ne peux pas. Pas après tout ce qu’on a vécu.

Ses yeux débordants de larmes me supplient ardemment.

– S’il te plaît, laisse-moi faire, murmure-t-il. Il le faut.

Il dirige son regard sur Greta qui m'agrippe toujours sans dire un mot, ce qui ne lui ressemble pas du tout.

Je baisse les yeux sur elle. Elle a si peur qu'elle me communique ses tremblements. Il a raison, je le sais. Elle est tellement jeune. Je ne peux pas les laisser l'emmener et la tuer, pas s'il reste une chance qu'elle s'en sorte. Et elle n'ira nulle part sans moi, elle l'a suffisamment répété.

Si on en a la possibilité, il faudra fuir. Je devrai abandonner Ben, je n'ai pas le choix. Pourquoi a-t-il fallu qu'il joue la carte de Greta ? Il connaît trop bien mes points faibles...

– Tenez-les en joue, ordonne l'officier. Je dois téléphoner.

Il se fraye un chemin entre ses hommes agglutinés dans la cage d'escalier derrière lui, franchit la porte et retourne dans les bureaux.

Personne ne parle pendant son absence.

Lorsqu'il revient, il semble encore plus paniqué qu'avant.

– OK, déclare-t-il. Marché conclu. Surtout, ne tire pas.

# BEN

– Je veux avoir la certitude que vous ne les suivrez pas, je veux les voir partir, dis-je au responsable.

Puis je jette un nouveau regard à Hoshi et je murmure :

– Tout ira bien pour moi, promis.

Je fais un signe de tête à Jack, un sourire à Greta, enfin je reviens à Hoshi :

– Sois prudente. Rester en sécurité doit être ta priorité absolue.

Je porte le pistolet à ma tempe et m'éloigne, tandis que les policiers s'écartent pour me laisser grimper l'escalier qui mène aux bureaux.

J'avance jusqu'à la grande baie vitrée et je remonte le store de ma main libre.

Dehors, le temps est magnifique : pas un seul nuage dans le ciel.

D'ici, comme de tout Londres, la Maison du Pouvoir domine les toits. Tous les autres monuments, Big Ben, la vieille tour de l'horloge, les vestiges de l'ancien parlement, le grand palais blanc, paraissent dérisoires face au sourire triomphant de la statue étincelante. C'est dans ce

but qu'elle a été érigée il y a de très nombreuses années : pour représenter le nouvel ordre mondial.

Sur des affiches lumineuses accrochées à la Maison du Pouvoir, nos cinq visages contemplent la ville.

Inutile d'espérer que mes compagnons s'échappent. Comment le pourraient-ils alors que la ville, le pays, le monde entier savent à quoi ils ressemblent ?

Mais ils peuvent essayer. Je ne les ai pas sauvés, mais je leur ai procuré un sursis, et du moins pour l'instant, je ne peux pas faire mieux.

– Je ne baisserai pas cette arme tant qu'ils n'auront pas disparu de mon champ de vision, dis-je aux policiers qui se tiennent derrière moi. Je vois vos reflets dans la vitre : que l'un de vous s'approche ou les suive, et je tire.

Leur chef laisse échapper un long soupir exaspéré.

– Vous avez entendu ce qu'il a dit ? aboie-t-il. Laissez-les filer !

# HOSHIKO

En bas de l'escalier, quelqu'un ouvre la porte et la lumière du jour pénètre à flots dans le couloir. Les policiers devant nous baissent leurs armes et se collent aux murs pour nous laisser passer. Je sens leurs yeux me transpercer tandis que je descends les marches, puis je sors dans la chaleur du matin et j'avance au milieu des voitures de police aux gyrophares bleus.

Je me retourne et je lève la tête.

Ben est à la fenêtre, tout en haut, le canon du pistolet toujours sur la tempe.

Quelle probabilité avons-nous de nous revoir un jour si je pars maintenant ?

Je recule d'un pas.

– Hoshi ! s'écrie Jack.

Sa main agrippe mon bras.

– Viens, il le faut...

– Je ne peux pas. Notre histoire ne peut pas se terminer comme ça !

Je m'écarte de lui et je m'élançe vers le bâtiment.

– Hoshi ! hurle Greta. Ne m'abandonne pas !

La terreur que je perçois dans sa voix m'arrête net.

Jack me rattrape. Je le regarde dans les yeux :

– J'ai fait une bêtise, dis-je. Je dois retourner là-bas. Si je me rends, ils le laisseront peut-être tranquille ! C'est moi qu'ils veulent punir. Emmène Greta, protège-la. Vous serez plus en sécurité sans moi. Ce sera plus discret.

– Tu as entendu ce qu'a dit Ben ? rétorque Jack. Il a dû réfléchir à ce plan depuis longtemps. Il fait ça pour toi, pour Greta, pour nous tous.

Ma tête tourne.

– J'ai raison, Hoshi, tu le sais. On doit continuer. Pour Ben. Et pour Greta. Ce n'est pas la fin de l'histoire. Les choses vont changer, en mieux. Alors, vous serez réunis.

Jack y croit dur comme fer, je le sais. Il a abandonné Alice, sa fiancée, le jour où il nous a sauvés. Elle était engagée dans la résistance aussi, et dès que Jack a révélé au grand jour qu'il jouait double jeu, elle a dû fuir en Europe. Il l'a appelée quand nous sommes sortis du Cirque et il lui a enjoint de prendre le large. Des faux passeports et de l'argent étaient prêts, et lorsque la police s'est présentée, elle était déjà loin.

Une femme qui ne nous connaît même pas est en danger à cause de nous. Jack nous a assurés qu'elle ne nous en voulait pas, que dès le départ, ils savaient ce qu'ils risquaient en rejoignant la résistance.

Il pense qu'elle pourra rentrer bientôt. Que la cote d'amour des Bâtards est si forte que nous ne sommes plus très loin d'un nouveau monde où nous pourrions tous

vivre égaux. Une élection se tient la semaine prochaine, et pour la première fois, une candidate pro-Bâtards se présente. Jack dit que ses chances de gagner sont grandes et que si tel est le cas, Alice pourra revenir d'exil. Quant à nous, on sera peut-être amnistiés.

J'aimerais pouvoir le croire, mais ce monde est trop cruel pour que les choses changent.

Lorsqu'elle s'élève de nouveau, la voix de Jack est étonnamment sévère.

– Ne laisse pas tomber Ben. Sais-tu comment on va faire pour que son geste prenne tout son sens ?

Je secoue la tête.

– Eh bien, on va se battre, voilà ce qu'on va faire. On va se battre pour rester vivants, comme on l'a toujours fait.

Je le fixe quelques instants, puis mon regard se pose sur la petite fille blonde derrière lui qui serre son singe contre elle. Enfin, je dirige mes yeux sur Ben. Il lève la main qui ne tient pas l'arme et l'agite.

À mon tour, je lui fais signe et j'articule silencieusement les mots que je lui ai dits il y a de nombreux mois, lorsque la police nous encerclait : *je t'aime*. Ses lèvres miment la même phrase.

– Viens, m'exhorte Jack. Éloignons-nous d'ici.

Et nous partons lentement, Jack, Greta et moi, les regards d'une centaine de policiers rivés sur nous.

Au coin de la rue, je me retourne de nouveau. Il est toujours là, minuscule, à la fenêtre. J'agite la main, il lève la sienne en retour, et je sens mon cœur se briser en mille morceaux.

# BEN

Debout à la fenêtre, le pistolet sur ma tempe, je contemple leurs silhouettes qui deviennent de plus en plus petites et finissent par disparaître complètement.

Dès que j'ai vu Hoshi enchaîner les pirouettes sur son fil, le jour où le Cirque s'est installé en ville, j'ai su, tout au fond de moi, qu'elle changerait ma vie.

Nous sommes en fuite depuis si longtemps que quelque part, je commençais à croire qu'il en serait toujours ainsi. Nous quatre, fugitifs pour l'éternité.

Ma vie d'avant était si facile ! J'avais de la nourriture à volonté, une maison douillette, des vêtements propres. Être privé d'un confort dont on a disposé à sa guise, et qu'on a toujours tenu pour acquis, est un choc pour le corps. J'ai mal au dos à force de dormir sur des sols sales et de ramper dans des espaces exigus. Mon crâne me gratte en permanence, et réclame désespérément la mousse riche et crémeuse d'un shampoing. Mes lèvres sont craquelées et mon ventre se creuse chaque jour davantage.

Et pourtant, mon ancienne vie ne me manque pas du tout, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Je me berçais d'illusions à cette époque. J'étais dans une bulle. Tout ce que je possédais, je devais le payer en vivant dans le mal, la dureté et la cruauté.

Hoshi, Greta, Jack et moi avons formé une équipe, tellement soudée et si forte. Je n'ai jamais connu ça auparavant. Je n'ai jamais eu ce sentiment d'appartenir à un groupe, d'être avec des gens sur lesquels je savais pouvoir compter quelles que soient les difficultés.

Il m'est arrivé parfois de les observer, tous les trois, et de me demander s'ils savaient vraiment ce qu'ils faisaient : pourquoi se sacrifiaient-ils pour un type comme moi, dont la mère était responsable de crimes aussi horribles ? Et pourtant ils ne m'ont jamais rien reproché. Aucun d'eux. Pas une seule fois. Pour une raison inimaginable ces gens – bien plus courageux, sages et meilleurs que moi – ont vu quelque chose de bien en moi et l'ont aimé.

Seuls, ils s'en sortiront peut-être. Je ne serai plus un souci pour eux. Ils pourront peut-être rejoindre le continent et Jack retrouvera sa fiancée. La situation est meilleure là-bas. Les hommes sont plus tolérants, les frontières ne sont pas fermées, la société est ouverte à tous. Je pourrais supporter n'importe quoi si je savais qu'Hoshi et Greta étaient libres, vraiment libres, pour la première fois de leur vie, même si cela signifiait qu'elles vivent dans un autre pays. Même si le prix à payer était de ne plus les revoir.

Une boule se loge dans ma gorge à la perspective d'une existence sans Hoshi. Sérieusement, mon sort n'a plus aucune importance sans elle.

Je me retourne.

Ils sont encore tous là, au moins une douzaine de policiers, boucliers levés, armes pointées sur moi. J'ai imaginé ce scénario des centaines de fois, je l'ai planifié exactement comme il s'est déroulé : me sacrifiant pour qu'Hoshi, Greta et Jack puissent être libres. Et ça a marché. Le problème, c'est que si je m'étais préparé mentalement à cette partie du plan, je ne me suis jamais vraiment projeté ensuite. Que vont-ils faire de moi maintenant ? Benedict Baines, le rebelle. Benedict Baines, le hors-la-loi.

Comme si une ampoule s'allumait soudain dans mon cerveau, la réponse à cette question apparaît. Je sais précisément où ils veulent m'emmener, à qui ils vont me livrer.

– Vous allez me conduire à ma mère dès que j'aurai baissé mon arme, c'est ça ?

Ils échangent des regards nerveux mais personne ne dit mot. S'ils ne me contredisent pas, c'est que j'ai raison.

Ma mère déteste plus que tout ceux qui ne sont pas de « purs » Anglais. Elle les traite de vermine. Elle pense que le monde serait bien mieux sans les Bâtards. Elle veut « s'en débarrasser ».

Elle doit m'en vouloir à mort. Ma mère a l'habitude de contrôler les gens, de parvenir à ses fins, et moi, son propre fils, je fugue, j'agresse un vigile, je me déguise en

policier, je contribue à faire exploser le Cirque et depuis près d'un an, je suis en cavale. Un an que je la mets dans l'embarras, que je lui fais honte, et tout ça, pour les beaux yeux d'une funambule bâtarde !

Que va-t-elle me dire ? Que va-t-elle me faire ?

Peu importe. Elle n'a plus d'emprise sur moi. Je ne redeviendrai jamais son gentil petit garçon. Elle ne gagnera pas la partie.

Je me connais à présent. Je sais ce qui est juste, je sais ce qui est vrai. Soudain, j'ai envie de la voir pour le lui dire. Je veux la fixer droit dans les yeux, d'un regard de défi, sans le moindre remords. Je veux qu'elle voie la personne que je suis devenu, qu'elle constate que je n'ai rien de commun avec elle, qu'elle n'est plus rien pour moi.

Je scrute les policiers, toujours pétrifiés à l'idée que je fasse feu. Peut-être le devrais-je ? Peut-être faudrait-il que je tire, maintenant ? Mais je ne le ferai pas. Je ne veux pas. Je ne veux pas mourir, pas tant qu'Hoshi, Greta et Jack sont en fuite. Je veux continuer de me battre, pour eux. Je veux vivre.

Je jette le pistolet à mes pieds et je fais un pas, les mains en l'air.

— Allez-y, conduisez-moi à Vivian Baines.

# HOSHIKO

Dès que nous sommes loin des regards, nous nous mettons à courir.

– Qu’allons-nous faire ? dis-je à Jack. Où qu’on aille, on va fatalement nous retrouver. Ils peuvent nous suivre partout avec les caméras.

– Non, pas partout, répond Jack.

Nous nous éloignons de plus en plus du centre-ville, en direction de la banlieue. Nous descendons une ruelle sombre, puis une autre, et encore une autre.

– Où est-ce qu’on va ? interroge Greta.

Les petits bras de Bojo, le singe, sont enroulés autour de son cou et elle est déjà à bout de souffle à force de suivre les grandes enjambées de Jack.

– Là où les caméras ne pourront pas nous trahir, déclare celui-ci. Dans le seul endroit où ils n’en ont pas installé.

Il n’y a pas trente-six options.

Nous allons dans le ghetto.

Greta me tire par la main tout en continuant d’avancer.

– Qu’est-ce que ça veut dire, Hoshi ? Où est-ce qu’on va ? me demande-t-elle d’une voix pressante.

Je baisse les yeux. Si je lâche le mot tabou, elle va paniquer, je le sais.

– Cours, on verra plus tard.

– Jack ! appelle-t-elle. On va où ?

– Dans le ghetto, répond-il abruptement sans se retourner.

Greta s'arrête net, et tire violemment sur ma main.

– Non ! Je ne veux pas. Tu avais dit qu'on ne serait jamais obligés d'y aller !

– On n'a plus le choix. Ils sont à nos trousses. Allez, viens !

J'essaie de l'entraîner mais elle refuse d'avancer.

Devant nous, Jack se retourne et revient sur ses pas, l'air paniqué.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? Dépêchez-vous ! Dès que Ben aura lâché son pistolet, on les aura sur le dos.

– Tu avais promis qu'on n'irait jamais dans le ghetto ! pleure Greta. Tu avais dit qu'on serait plus en sécurité ailleurs.

– Oui, c'est vrai, mais ils nous ont repérés et ils vont nous suivre grâce aux images de vidéosurveillance. Le ghetto est notre seule minuscule chance de les semer.

Mais elle ne bouge pas. Une sirène au loin devient de plus en plus stridente. Jack pousse un soupir d'exaspération. Je le sens au bord de la crise de nerfs mais il essaie de lui parler avec calme et douceur.

– Il le faut, Greta, on doit essayer de se réfugier dans le ghetto. Ce ne sera peut-être pas si terrible que ça.

– Non, s'entête-t-elle. Je ne veux pas.

Il lève les bras d'exaspération :

– Arrête ton cinéma, on n'a pas de temps à perdre avec tes caprices !

Plusieurs alarmes hurlent à présent : plus sonores, plus proches.

Que puis-je faire ? Nous avons toujours essayé de protéger Greta, nous avons toujours fait le maximum pour qu'elle perçoive notre cavale comme une belle aventure. Mais cette fois, c'est fini. Il est temps qu'elle comprenne quels sont les vrais enjeux.

– Tu entends ces sirènes ? C'est nous qu'ils cherchent, Greta ! Ils nous suivent et cette fois, s'ils nous capturent, ils nous tueront. Tu comprends ? Ils nous tueront tous les trois !

Je la tire par le bras sans ménagement, et je la force à courir.

Elle cesse de me résister et ses pieds martèlent le sol avec les miens. Elle étouffe parfois un petit cri d'effroi.

Les bâtiments devant lesquels nous passons sont de plus en plus laids et délabrés. Les immeubles condamnés, couverts de graffitis, se multiplient, et nous devons slalomer entre les crottes de chien et le verre brisé qui jonchent le trottoir, bordé par des voitures brûlées et des caddies de supermarché défoncés.

J'en ai entendu parler, de ces rues : on les appelle le No Man's Land. Elles ne se situent pas dans le ghetto, mais elles en sont si proches qu'aucun Pur propre et respectable n'accepterait d'y passer ne serait-ce qu'une journée.

Nous croisons un homme, avachi devant une entrée d'immeuble, une bouteille à la main.

– Hé, vous avez une pièce ? nous hèle-t-il.

Nous en découvrons d'autres ensuite, blottis devant des halls d'immeuble, comme lui. Nous les repérons à l'odeur d'urine qui les précède. Certains nous croisent et nous attrapent par la manche.

Ils ont tous le même regard vide et fou.

Je me renseigne auprès de Jack :

– Ce sont des Purs ou des Bâtards ?

– Ni l'un, ni l'autre. Ce sont de pauvres types qui vivent dans les limbes.

Il ralentit un peu le pas pour rester à ma hauteur.

– Ils sont probablement purs, ou du moins, ils l'étaient. Des Purs qui, pour une raison ou une autre, ont perdu pied. Peut-être ont-ils commis un crime et sont en cavale, comme nous ? Plus probablement, ils ont souffert d'un problème particulier, un handicap mental peut-être, ou alors ils ont été victimes d'une tragédie quelconque, ils n'arrivent pas à se remettre d'un deuil...

– Pourquoi les Purs ne les aident-ils pas ?

Je croyais qu'ils vivaient tous au paradis.

– S'ils se présentent pour demander des soins, un soutien financier, ou un abri pour la nuit, ils seront bannis. Les Purs n'ont aucune envie qu'ils abîment leur monde parfait. Ils leur retireraient leur statut de Purs et les relègueraient au rang de Bâtards. Et lorsqu'on est passé dans le monde des Bâtards, on ne peut pas revenir en arrière.

S'ils sont ici, c'est parce qu'ils se cachent. Ils pensent qu'il vaut mieux vivre là que dans le ghetto.

– Ils ont raison ?

Il me fixe et hausse les épaules :

– D'après ce que j'ai vu, c'est kif-kif.

Jack était un Pur, à l'origine. Il avait un travail, un foyer.

Une nouvelle fois je mesure les sacrifices qu'ont faits pour nous Jack et Ben. Jack, le policier et Ben, le fils d'une ministre, ont renoncé à leur existence privilégiée, pour nous défendre et rester à nos côtés.

Dans quelle catégorie se trouve Jack désormais ? Et qu'en est-il de Ben ? Eux aussi, ils sont dans les limbes. Sont-ils des Bâtards, comme nous, ou des créatures désespérées comme ces fantômes qui agrippent nos vêtements ?

Non. Ben et Jack ne sont rien de tout ça. Ils ont renié le statut qu'on leur a collé sur le front à la naissance. Ce sont des héros – tous les deux – *mes* héros. Leur place est à nos côtés.

L'absence de Ben me fait mal. J'espère qu'il va bien. Que vont-ils lui faire ? Et si je ne le revoyais jamais ? Je ne peux pas le perdre. Pas maintenant.

Je repousse cette pensée. Je ne dois pas raisonner de cette manière. Je vais m'écrouler comme un château de cartes sinon. Il faut que je me concentre sur l'essentiel : courir, rester en sécurité. Pour Greta.

Nous atteignons la clôture en bois qui sépare le ghetto du reste de la ville.

– On ne peut pas entrer par le poste de contrôle principal, annonce Jack. Il va falloir qu'on s'infiltrer par les côtés. Si on suit la palissade, on finira forcément par trouver un passage.

Je comprends son idée. La clôture est complètement délabrée, le bois pourri, et elle s'effondre sur elle-même.

– J'imaginai que le ghetto serait plus sécurisé. Toutes les grilles du Cirque étaient électrifiées. N'importe quel Bâtard pourrait sauter par-dessus celle-ci ou la faire tomber d'un coup de pied.

Jack hoche la tête.

– Oui, en effet. D'ailleurs, c'est ce qui arrive de temps en temps. Mais réfléchis, pourquoi un Bâtard voudrait-il quitter le ghetto, à part pour se rendre sur son lieu de travail ?

– Pour s'échapper !

– Pour s'échapper de quoi ? Pour aller où ? Pour quoi faire ?

Je réfléchis un instant. Il a raison : un Bâtard n'a aucun endroit où se réfugier. Aucun de nous n'a d'argent, ni de passeport. Au moins derrière cette barrière, les Bâtards sont à l'abri des Purs.

Nous longeons le périmètre en guettant une brèche. Les sirènes deviennent plus assourdissantes et se rapprochent à chaque seconde.

Soudain, Jack s'arrête et se met à donner des coups de pied dans la clôture devant lui. Je l'imites, ainsi que Greta qui lance de toutes ses forces ses petites jambes contre le

bois. Les vieilles planches vermoulues cèdent facilement. Un panneau entier se scinde en deux, nous permettant d'apercevoir le ghetto.

– Glissez-vous à l'intérieur, ordonne Jack. Vite !

Je me faufile, une écharde se plante dans mon bras au passage et l'égratigne. Greta s'engage ensuite après m'avoir délicatement passé Bojo par le trou, puis vient le tour de Jack qui, une fois de l'autre côté, remet soigneusement en place les lattes de bois.

Nous nous collons à la barrière, haletants, les yeux écarquillés, le temps que les sirènes nous dépassent.

Je regarde autour de moi, curieuse et pleine d'appréhension.

De chaque côté, d'immenses buttes s'élèvent à intervalles réguliers derrière la clôture, comme des montagnes. Rien qu'à la puanteur qu'elles dégagent, une odeur écoeurante de pourriture douceâtre, je comprends qu'il s'agit de dépôts d'ordures. Cette odeur fait frémir les narines de Greta et monter la bile à ma gorge. Des ombres noires planent au-dessus de chacun des tas, comme des nuages bourdonnants. Je comprends qu'il s'agit de mouches lorsque l'une d'elles se pose sur ma joue. Je la chasse, dégoûtée. Des corneilles et des pies, qui picorent activement dans les immondices, font une pause pour nous scruter un instant avant de retourner à leur opération de tri. De gros rats luisants se faufilent ouvertement dans les ordures. Au coin, une silhouette plus grande se détache. Penchée en avant, elle fouille les

déchets. Il s'agit d'un être humain cette fois, un tout petit garçon très sale à la recherche de quelque chose à récupérer. Il nous considère de ses yeux enfoncés, sombres et indifférents. Plus loin, sur les énormes tas, j'aperçois d'autres enfants occupés à la même activité.

Devant nous, des milliers de minuscules masures délabrées s'étendent à perte de vue. Il doit s'agir de logements, mais c'est difficile à dire, car elles s'effondrent à moitié les unes sur les autres. Tôle ondulée, bois, carton, une métropole branlante de pauvreté s'ouvre devant nous.

Nous contemplons, immobiles, le grand ghetto de Londres.

Lorsqu'on promulgua les Lois de Protection Pure, qui classèrent les habitants et leurs droits en fonction de leur race et de leur ascendance, les Purs refusèrent que les Bâtards continuent de vivre parmi eux, de peur qu'ils polluent leur belle ville, alors ils les expulsèrent. Mais il fallait tout de même qu'ils habitent dans les parages pour pouvoir continuer à fournir les services auxquels les Purs étaient habitués : contrôler le fonctionnement des égouts, par exemple, ou vider les poubelles et construire les routes, autant de tâches que les Purs jugeaient indignes d'eux. Alors, ils réquisitionnèrent des kilomètres carrés de ceinture verte et laissèrent les Bâtards s'y empiler.

Ce fut la même chose dans toutes les villes, mais le ghetto de Londres est resté le plus célèbre pour plusieurs raisons. Il a plus de vingt-cinq ans aujourd'hui et manifestement, aucun investissement n'a été fait depuis qu'on l'a posé là.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mon propre ghetto car je n'avais que cinq ans lorsqu'on m'a arrachée à ma famille. Je me demande s'il ressemblait à celui-ci. Il se trouve probablement à des kilomètres d'ici, mais je n'en sais rien. Je ne pense pas que ma mère ait jamais prononcé le nom de l'endroit où nous vivions et si elle l'a fait, je l'ai oublié. Je me suis toujours dit que j'y retournerais un jour, mais même si j'avais l'occasion de le chercher, je ne saurais pas par où commencer.

Une fois que ma vue s'est ajustée, j'ai l'impression de distinguer des formes en mouvement à l'intérieur de certaines cabanes, puis nous entendons des cris stridents et un groupe d'enfants dépenaillés passent devant nous en tapant dans une canette.

– Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? chuchote Greta, la lèvre tremblante.

Jack hausse les épaules :

– Demander de l'aide, on n'a pas le choix.

# BEN

Les policiers à l'avant de la voiture gardent le silence pendant que nous roulons au pas dans le centre-ville embouteillé. Nous ne nous dirigeons pas vers le sud où se trouve mon ancienne maison, et ils ne me déposeront pas au bureau de ma mère non plus, car nous passons sans nous arrêter devant la rutilante Maison du Pouvoir.

Je lève la tête vers l'immense photo d'Hoshi qui me toise l'air furieux. L'image a été retouchée, bien sûr, la beauté et la grâce d'Hoshi ont été soigneusement effacées en quelques clics. Ses yeux se réduisent à deux lignes étroites, comme deux silex durs et froids, et sa bouche affiche une moue agressive. Ce n'est pas elle du tout. Cette fille est à des années-lumière de celle que je connais.

Je détourne les yeux. Où peuvent-ils bien m'emmener ? Un moment, je pense qu'on file vers la prison, et qu'ils vont me jeter dans une cellule, mais nous la laissons derrière nous.

Peu à peu, la circulation se fluidifie, nous finissons par sortir de la ville et empruntons une grande artère.

Nous gravissons une colline raide, et c'est au moment de la redescendre que je comprends où nous allons.

Un immense dôme reposant sur des arches dépasse de la cime des arbres, des lignes rouges et blanches tombent du sommet en cascade dans un effet optique hypnotisant. Je fixe ce toit, ainsi que les autres bâtiments qui émergent au fur et à mesure que nous approchons. D'autres dômes orange, verts, roses et violets apparaissent, semblables à de délicieux bonbons marbrés.

Le sang se glace dans mes veines.

J'étais au courant, on l'était tous, bien sûr. On était en cavale, pas sur la Lune. Dès que l'arène a brûlé, le gouvernement a fait des plans pour la reconstruire, pour rebâtir le Cirque en mieux. Il serait plus grand et installé de façon permanente ici, dans la capitale. Je pense qu'on entendait ainsi clouer le bec à tous les détracteurs du Cirque. On obtint des terrains dans la banlieue de Londres, plusieurs hectares, et la reconstruction commença. Les bâtiments seraient en dur cette fois, annonça-t-on, « pour un Cirque plus grand, plus beau, plus flamboyant, avec plus d'un tour dans son sac ! », proclamaient les affiches.

Soudain, un toboggan surgit devant moi, dépassant les clôtures. Au loin, une énorme grande roue domine tout le reste. Les spectacles et les stands ne suffisaient plus, désormais il y aura aussi une fête foraine. Un parc à thème plutôt, vaste et étendu.

Je pense à tout ce que nous avons traversé, Hoshi, Greta et moi.

Nous avons fait sauter l'arène. Nous nous sommes échappés. Et après ?

Ils ont tué Amina, la personne qu'Hoshi aimait le plus au monde, ils l'ont pendue dans l'arène et ils ont vendu ses organes et ses membres sur Internet, au plus offrant. Ils ont tué Priya, qui fut la première à me dire la vérité, et l'ont transformée en zombie, pour que de sales gosses excités s'exercent au tir sur elle avec des fusils de chasse.

Quel sens donner à la mort d'Amina et de Priya ?

Aucun. Nous n'avons rien accompli.

Le Cirque renaît de ses cendres et s'élève fièrement, plus grand, plus beau et plus fort que jamais.

Des gens continueront à mourir pour divertir le public, comme avant ; simplement, quelqu'un d'autre sera aux commandes.

Personne ne pourra être aussi diabolique que l'était Silvio Sabatini. Penser à lui me fait frémir. Au moins, nous l'avons éliminé, ils ne pourront jamais nous voler cette victoire.

– Pourquoi me conduisez-vous ici ? lancé-je, alors que nous continuons d'avancer.

Les policiers m'ignorent.

Une pancarte annonce : « Dans deux cents mètres, le Cirque ! »

– Arrêtez cette voiture !

Nous tournons à gauche, passons devant un immense visage de clown en plastique au sourire idiot, dont les grands yeux bougent de gauche à droite, et nous nous

engageons sur une longue allée, traversons un gigantesque parking vide et arrivons devant un mur recouvert d'images en trois dimensions aux couleurs vives, représentant des lions, des éléphants, des acrobates et des clowns.

Le conducteur baisse la vitre et tape un code sur un tableau de commande situé à l'extérieur. Le mur se met à bouger et je m'aperçois qu'il s'agit en réalité de deux grands portails. Ils s'ouvrent lentement et déclenchent automatiquement de la musique.

Je la reconnais, ce sont les mêmes airs de cirque criards joués à l'orgue de Barbarie, qui à l'époque, il y a de cela une éternité, me donnaient des frissons d'excitation, mais qui, aujourd'hui, me remplissent d'effroi et de dégoût. Une vague de panique monte en moi.

– Arrêtez cette voiture !

Mais ils continuent de me snober. J'essaie d'ouvrir la porte, elle est fermée à clé.

– Arrêtez cette voiture ! Arrêtez cette voiture !

Je suis totalement impuissant.

Je ne veux pas venir ici. Je n'aurais jamais dû les laisser m'emmener. Après qu'Hoshi, Greta et Jack ont disparu, j'aurais dû me tirer une balle dans la tête.

Nous sommes dans un grand hall d'entrée en plein air avec des kiosques de billetterie étincelants flambant neufs, alignés de chaque côté. Au milieu, un immense panneau nous accueille avec ses néons aguicheurs clignotants :

*Bienvenue au Cirque ! Que le spectacle continue !*